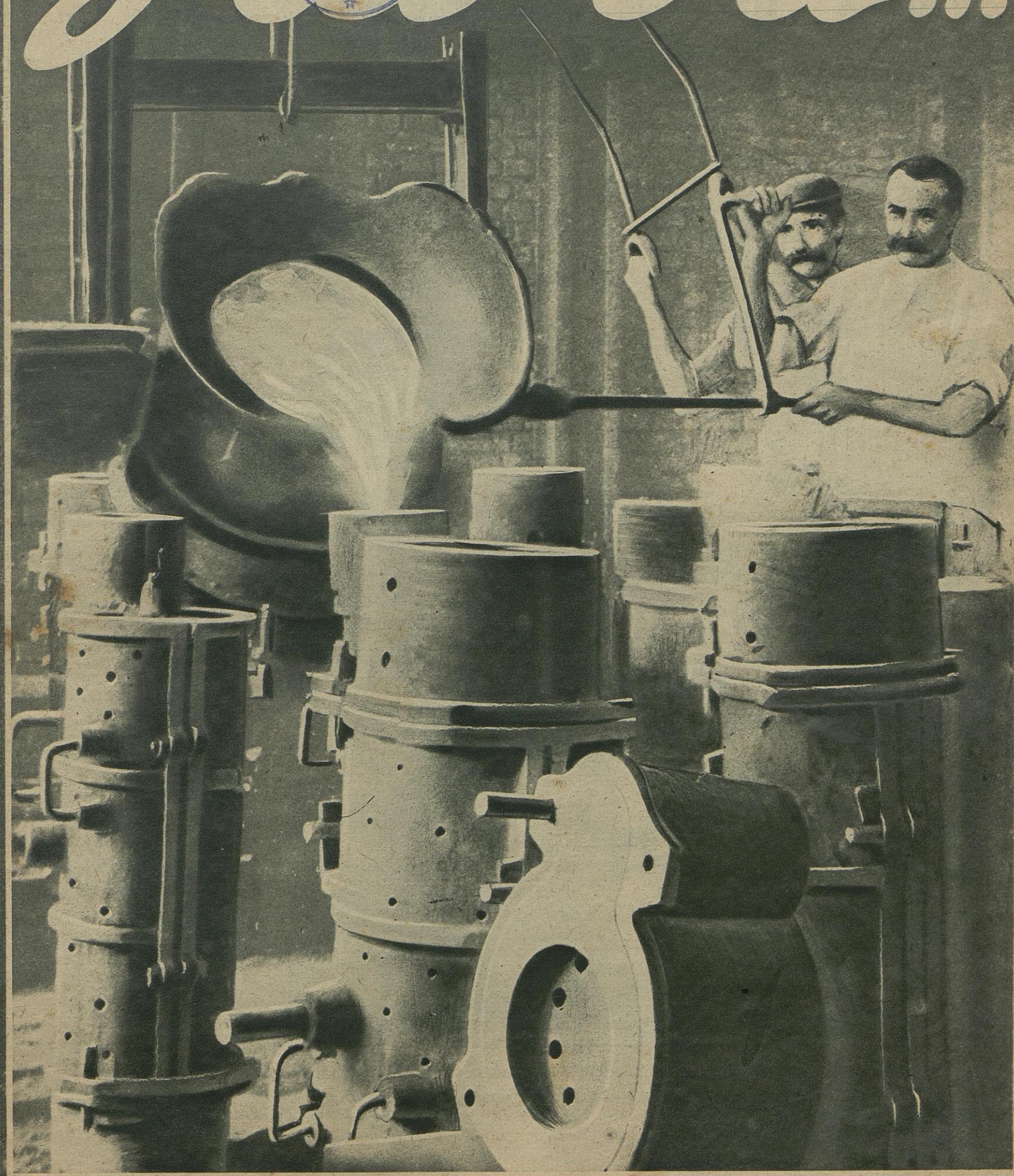
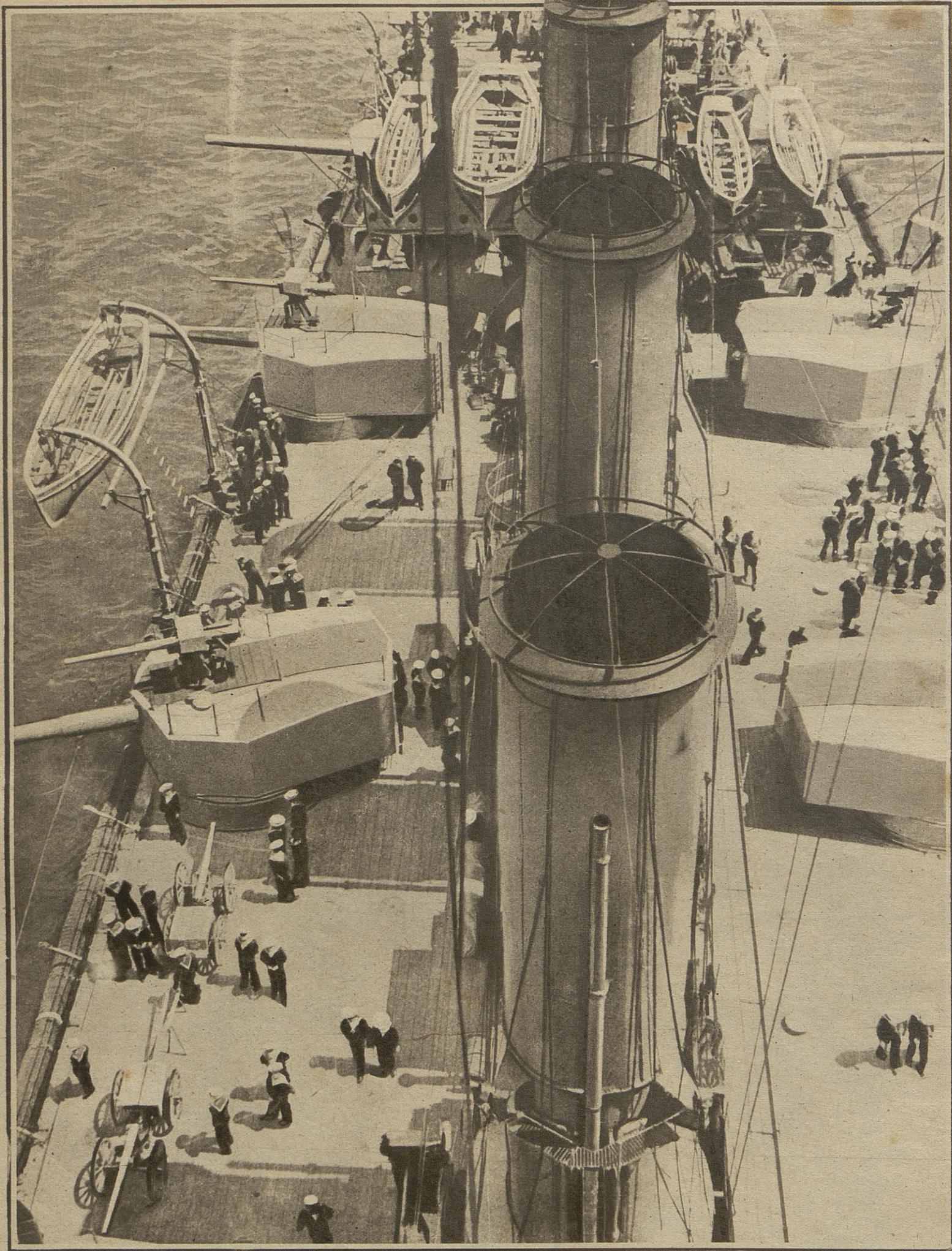


Z'ici vu...



Fop. 47 Dans les usines de guerre. — La coulée d'un obus de 155



LE PONT D'UN CROISEUR ARMÉ EN PATROUILLE DANS LA MER DU NORD

C'est un ancien type de bâtiments sans grande valeur offensive contre les grosses unités, mais qui ont rendu comme patrouilleurs d'incomparables services. Bien armés, rapides, ne présentant aux torpilles qu'une faible surface vulnérable, ils se sont spécialisés dans la chasse contre les sous-marins

allemands. Von Tirpitz et l'amiral Von Cappelle savent ce qu'il leur en a coûté. Leur seul défaut est, par les gros temps, d'avoir leur pont balayé par les vagues. Et c'est un spectacle d'un pittoresque inouï que de les voir disparaître dans l'écume et l'embrun de la tourmente et sans cesse se redresser à la lame.

bête
galo
fran
dive

AU TROT!...

AU GALOP!...



Droits sur leur selle ou collés à leur bête et faisant corps avec elle dans un galop furieux, voici de beaux cavaliers français, anglais, belges, canadiens et russes. Si diverses que soient leurs races, ils ont tous entre eux

cet air de parenté que donne une fière passion, celle de « la plus noble conquête ». Puissent-ils galoper ainsi un jour derrière l'ennemi en déroute et conduire se désaltérer dans le Rhin, leurs chevaux blancs d'écume.

J'ai vu...

ASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Cassinou connaissait le jeu et s'en tirait fort bien. De hauts fonctionnaires et de riches ou nobles hommes l'y estimaient comme partenaire; les demoiselles, servantes de l'endroit, ne faisaient pas la moindre différence entre eux et lui. On voit que les dames du pays, mères, épouses ou fiancées, avaient tort de décrier cette auberge où l'union sacrée existait solidement des longtemps avant l'ouverture des hostilités...

Gourlagne était un quinquagénaire bouffi, un gros réjoui: on n'eût vu de lui que sa figure qu'on aurait pensé à son ventre; et c'eût été justice, car son ventre et sa figure étaient presque autant l'un que l'autre expressifs. Pas un mauvais homme, généreux comme un usurier quand il savait qu'il ne risquait rien... loin de là!... Il fit fête à Cassinou et lui glissa dans le tuyau de l'oreille qu'il gardait encore une ou deux bouteilles de pernod pour ses amis sûrs.

Cassinou se sentit aussitôt rasséréner. Vive une bonne absinthe, un bon dîner... et puis encore si le cœur le chante!... Et, dans l'arrière-salle où le patron l'avait consigné à l'abri des regards indiscrets, il se mit sans plus tarder en devoir de chasser les idées noires avec de grandes lampées vertes...

Tout à coup (et la nuit tombait déjà), on frappa à la porte de la grande salle. Gourlagne, qui tenait compagnie à Cassinou, mit un doigt sur ses lèvres, éteignit l'électricité... Fausse alerte...

— Excuse-moi, Cassinou, dit-il avec contrition quand il reparut... J'aurais pourtant pu me rappeler que je défends aux gendarmes de venir prendre leur pernod autrement qu'à dix heures, ou à six heures!... Mais qu'est-ce que tu attends, hé! Jean?... Tu peux venir... c'est Cassinou... Et Gourlagne poussa devant lui un vagabond, un grand

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation: tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions. Tout fini, Cassinou va prendre sa première faction au pont de Coulombre où il prend dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhaq en bonne fortune. Aussi Cassinou, se sentant ridicule, va-t-il trouver le maire pour résigner ses fonctions de garde civique. Puis il rentre chez lui et songe à gagner l'Espagne. Après avoir retiré de leur cachette les billets de banque que son oncle lui avait laissés jadis, Cassinou ferme sa maison et va d'abord embrasser sa mère. Il décide ensuite, avant de gagner la frontière, d'aller se reconforter une dernière fois chez l'aubergiste Gourlagne.



Entre Behobie et Hendaye, j'ai rencontré le batelier Irube et je lui ai expliqué que j'avais envie de dormir plutôt sur le chemin du cap Figuiér que sur la terre française.

diable portant bâton et besace, fort piteusement vêtu, mais dont le visage reflétait une bonne humeur, une joie de vivre, une franchise et même une finesse qui ne sont pas ordinaires chez ses pareils.

— Ah! par exemple, s'écria Cassinou tout content à son tour, voilà une fière rencontre!... Assieds-toi et que je te régale, mon brave Jean-le-Perdu!

Jadis il s'était appelé Jean Hoscal; mais on ne le connaissait guère que sous l'appellation de Jean-le-Perdu.

Un perdu? Ailleurs, on traiterait tout bonnement de dévoyé un homme de son espèce: traduction qui ne serait que trahison, comme à l'ordinaire, et qui ne rendrait ni l'expressive mélancolie du terme, ni surtout la sympathie presque attendrie avec laquelle on le prononce en pays gascon, où il fut inventé.

Il existe des perdus par paresse, des perdus par ivrognerie, bref, des perdus redevables de leur perte ou de leur perte à un péché capital, dûment catalogué. Mais il y en a aussi, pour être juste, qui semblent en être venus là

joyeusement, par vocation, pourrait-on dire... Jean Hoscal, lui, passait (on en comprendra mieux les raisons tout à l'heure), pour un perdu par amour...

Sa famille était considérée, presque considérable. Il avait été un assez brillant élève au lycée, un bon soldat à la caserne. Il ne se montrait joueur, buveur ou débauché que dans la mesure où il faut l'être pour éviter les railleries des camarades... Vers vingt-cinq ans, il passa pour être amoureux d'une jeune fille qui préféra finalement convoler avec un autre que lui...

On proclama qu'il en était très affecté parce qu'il cessa, durant un mois, de se montrer au café ou de partager les plaisirs nocturnes de ses camarades... Peut-être, après tout, s'était-il absenté du pays à l'époque... Mais ce fut une question que l'on ne se posa pas.

Peu après son père mourut, le laissant en possession d'une fortune assez ronde. Jean, qui était dès lors redevenu un bon compagnon, serviable, facétieux, doué d'un estomac solide et d'une gaieté inaltérable, se mit aussitôt à dilapider son capital, sans faire de folies du reste et sans paraître s'amuser à ce jeu outre mesure. Il jetait de l'argent à droite ou à gauche comme quel qu'un qui dirait: « Tu en veux? En voici!... » Bref, comme s'il avait eu hâte de se débarrasser d'un fardeau ou d'une corvée...

Enfin, quand il se trouva, un beau jour, au bout de son rouleau, il empaqueta les quelques objets qu'on peut emporter sans trop de peine sur l'épaule, au bout d'un bâton, et prit la route, c'est-à-dire le métier de mendiant.

La route, c'était pour lui la belle et large artère aux infinies multiplications qui s'échappe du cœur de la Gascogne vers l'Espagne; c'était la grande voie forestière tout embaumée de l'arome

des brandes naissantes ou pourrissantes, des ajoncs, des genêts, des oeillets sauvages et des pins. Là, les villages sont espacés, la vie y était abondante et facile, nul nouveau venu n'y semblait un ennemi... C'était, avant la guerre, le paradis des pauvres inoffensifs, des coureurs de route joviaux, à tel point que ceux-ci, à coup sûr, n'eussent échangé leur destinée contre celle de personne au monde.

Tel vécut Jean, Jean-le-Perdu, perdu pour les siens, perdu pour sa caste, perdu pour ce que les sociologues appellent la société. Il allait de ville en ville et de bourgade en bourgade sans dépasser certaines limites géographiques au delà desquelles l'esprit changeait et où l'on estimait qu'il était assez jeune pour travailler...

Travailler? Qu'est-ce qu'ils lui chantaient là, ces barbares?... Travailler? Est-ce que ses anciens amis ne lui avaient pas souvent proposé une situation, un métier, une gache, une embuscade?... Et, tout en riant de tant de bêtise ou d'insanité, il revenait vers les endroits où on lui donnait des habits, où on lui trempait de succulentes soupes, où on lui

ouvrait au soir les portes des granges après l'avoir assis au foyer, où il était le bienvenu parce qu'il n'avait jamais fait de tort à personne et qu'il connaissait toutes les bonnes histoires du pays...

Son histoire à lui, on la connaissait, on on croyait la connaître, et on le plaignait... Quand les bonnes gens, pour le consoler, lui offraient à boire, il les récompensait de leur commisération en les faisant rire, car il n'avait pas son pareil, dès qu'un peu éméché, pour exécuter les danses les plus cocasses ou tenir les plus burlesques propos.

— Alors, déclara Cassinou, le dîner, ce sera pour trois ! On n'a pas tant d'occasions de voir un visage qui mérite de vous changer les humeurs !... *Aou !* Jean-le-Perdu, qu'est-ce qu'on peut t'offrir pour te laver la gorge ?

— Ce sera un petit rien du tout. Du moelleux.

— Tu sais qu'il y en a pour toi, fit bénévolement le patron en désignant cette taine bouteille au goulot argenté.

Mais, pour le double étonnement de son hôtelier et de son hôte, Jean repoussa l'aubaine de cette offre...

— Je crois que le voisin a un lièvre... un tout petit lièvre... un levraut, tant vaut dire, reprit Gourlagne... Et, ma foi, rôti... avec du jambon haché dans le ventre...

— Pour ça, je ne dis pas, approuva Jean-le-Perdu...

— Mon pauvre vieux, continua Cassinou après avoir examiné la vêtue du nouveau venu, j'aurais pu te faire un cadeau qui ne m'aurait pas coûté grand'chose... J'ai laissé chez moi un costume... Car, sans te vexer, tu es un peu miteux...

— C'est l'été ! Les trous rafraîchissent la peau, en voyage ! Et puis, t'est-ce que le gouvernement ne va pas m'habiller richement, dès demain ?

— On t'appelle ?
— Dame ! classe 99... Regarde mon livret... Sans me presser, j'arriverai à l'heure... Un bon dîner, ça va ; mais, à cause du métier qui se prépare, j'aime autant ne pas avoir la bouche en bois...

Le patron avait disparu dans la direction de la cuisine, où les servantes gloussaient un peu bruyamment, taquinées qu'elles étaient par une bande de jeunes gens appartenant à des classes non appelées encore.

Jean-le-Perdu roula tranquillement une cigarette avec des débris de tabac grattés dans ses poches ; Cassinou lui tendit sa blague ; trop fard, d'ailleurs, la cigarette était faite...

— Encore une bonne chose qui ne me coûtera pas cher d'ici peu, rigola Jean-le-Perdu.

Cassinou rageait : celui-là aussi était de la fête qu'ils s'étaient vue, par deux fois, interdite !

— Et ça te paraît drôle, à toi, cette histoire ? demanda-t-il...

— Je m'en fiche ; je veux dire par là que je suis bien content et que, si je n'étais pas content, ce serait la même chose !... répondit Jean avec beaucoup de calme et de simplicité...

Cassinou réfléchissait tout en buvant.

— Du moment qu'on m'appelle, n'est-ce pas ? poursuivit Jean-le-Perdu.

— Et moi, est-ce qu'on m'a appelé ?... fit Cassinou sur un ton rageur, provocateur presque...

— Alors, bouge pas si tu préfères ne pas bouger... Ça a son charme aussi !

— Pour me faire maltraiter par des vieux et par des femmes ?... Ah ! tu ne sais pas ce que c'est ! Ecoute un peu voir.

Cassinou raconta ses misères. Jean dit, après réflexion :

— Ne pas y aller, c'est une idée comme une autre. Pour sûr, tu vas les mettre en rogne... Mais, des fois que tu serais plus en rogne qu'eux de ce fait que tu ne bougerais pas, ce serait encore toi la dupe, mon vieux.

— Je bougerai... je bouge déjà, Dieu vivant !... Je pars, tel que tu me vois, pour l'Espagne.

— Beau pays. Moi, j'en viens tout juste, déclara Jean qui hochait la tête d'un air connaisseur.

— Au fait, c'est vrai, grommela Cassinou... Qu'est-ce donc qu'on m'avait raconté ? Attends, j'y suis... oui... Cucu-le-rien-qui-vaille !...

— C'est une histoire, Cassinou... Une histoire, ou plutôt quelque chose comme un conte qui serait vrai... Attends !... Juin finissait ; tu sais comme juin a été beau ? Et j'avais un peu honte de mes habits, et de ma vie !... Un peu de honte, mais pas de chagrin... En ai-je imaginé jamais une autre de vie ?... Alors je me suis dit : « Jean, ça va mal !... Que penses-tu d'un petit tour en Espagne ?... »

Entre Behobie et Hendaye, j'ai rencontré le batelier Iribure, et je lui ai expliqué que j'avais envie de dormir plutôt sur le chemin du cap du Figuier que sur terre française... Et il m'a répondu : « Justement, ce soir, je vais à Fontarabie acheter une médaille que j'ai promise à ma femme... Paieras-tu le vino tinto ?... » J'ai payé le vino tinto à la Magdalena... et je suis allé dormir sur le chemin du cap du Figuier car, si les pierres y sont sèches et roides, la mousse et les herbes, ô Cassinou, y sentent bon...

— Mais alors...

— C'est quelque chose que je quitte, Cassinou, et c'est pourquoi ce que tu vas entendre n'est pas une histoire, mais un conte vrai... Elle a trente ans maintenant, cinq de moins que moi, tu sais... Et toujours aussi jolie, sinon plus belle... L'as-tu vue jamais ?

— Une touffe de jasmins et d'œillets dans une chambre sombre !

— Comme tu dis... A cela près que les fleurs semblent à présent embaumer plus que jamais... O Cassinou !... Un conte, et non pas une histoire, en vérité !

Il narra la chose comme il le pouvait, de façon à bien la faire entendre à l'autre. Nous ne nous y essayerons pas, nous résumerons : Quand la nuit avait été fraîche sur le beau chemin du cap du Figuier, Jean s'était mis en quête d'un gîte aussi facile à

trouver en ce coin quasi-français d'Espagne que dans n'importe quelle contrée de sa Gascogne déjà ibérique...

(A suivre.)

CH. DERENNES.



Mais hâte-toi, patron ! car dès demain... Oui, j'ai changé d'idée... Bougre ! l'appétit va mieux déjà.

— Parfaitement, nous avons déjeuné ensemble à Saint-Sébastien, où il venait pour une commande d'ardoise brute...

— Et il t'avait vu en monsieur... et tu lui avais payé un dîner au champagne...

— C'est exact...

— Et c'était vrai... le reste ?... C'était vrai que ton ancienne promise... celle pour qui tu t'étais laissé devenir perdu par amour...

— Parfaitement vrai.

— Alors ? grogna Cassinou les yeux tout ronds et les bras croisés...

— Alors, répondit Jean-le-Perdu, c'est que je n'ai pas changé depuis que je suis au monde et que je ne changerai probablement pas tant que le bon Dieu me permettra d'y vivre à mon gré...

— Et... tu habitais chez elle ?... chez...

— Chez M^{lle} Geneviève Lourcine... ma fiancée il y a dix ans... devenue depuis la senora Brazon... tu sais ?... les conserves...

— J'ai navigué pour la boîte.

— Ma fiancée il y a dix ans !... Elle était alors Française... Espagnole et veuve depuis lors...

— Et riche, hein ?... Oui, oui... c'est bien ce qu'ils m'avaient raconté, Cucu... et d'autres... Mais alors, tu ne l'aimais pas ?...

Jean-le-Perdu demanda « un petit peu d'absinthe tout de même, rien que pour en avoir le goût à la bouche », et demeura quelques instants plus perdu, à coup sûr, dans on ne sait quel rêve qu'il ne l'avait été jamais jusque-là pour les siens ou la société...

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 10 au 16 Janvier.

MERCREDI 10 JANVIER. — Remise de la note de l'Entente à M. Wilson.
— Important succès russe près de Mittau.

JEUDI 11. — La Grèce cède à l'ultimatum des Alliés mais fait des restrictions.
— Fausse alerte des zeppelins à Paris.

VENDREDI 12. — La première journée de l'emprunt anglais produit plus de 3 milliards.
— Dans la vallée de Kassina, les Roumains refoulent les Allemands.

SAMEDI 13. — Les Anglais attaquent avec succès au nord de l'Ancre.
— Les aviateurs français et italiens bombardent le port de Pola.

DIMANCHE 14. — Le poète italien d'Annunzio reçoit la croix de guerre française.
— L'aviateur Bragi se tue accidentellement en hydravion à Toulon.

LUNDI 15. — L'espion allemand Von Meyerem est fusillé à Vincennes.
— Le sous-marin allemand U-56 est coulé en Méditerranée par un destroyer anglais.

MARDI 16. — La Suisse mobilise la moitié de ses divisions.
— Le prix de l'Académie des sports est décerné au lieutenant Guynemer.



La nichée de matous.



Le terrier des renardeaux.



Le marsouin et son



Le colombier du télégraphiste.



Le lapin du planton.



La tourterelle du mitrailleur.

LA MÉNAGERIE DANS LA TRANCHÉE

Ils sont venus là, surtout les angoras blancs du haut de la page, que leur ami agace avec un bout de paille, on ne sait comment ! Mais tout de suite, ils ont été adoptés et sont devenus les camarades des bons et des mauvais jours. Ils n'ont plus

songé à repartir, même au moment où les canons tonnent le plus fort. D'ailleurs, depuis longtemps habitués au vacarme de la bataille, ils y sont indifférents. Témoins muets de grandes choses, caressés par tous, ils sont les mascottes des régiments.



DEVANT LES MAMELONS GIVRÉS DU LINGE ET DU BARRENKOPF

Ces noms ont été illustrés par les durs combats que livrèrent en 1914 et 1915 nos bataillons d'alpins et de chasseurs. Depuis, aucun ennemi n'a souillé ce sol où maintenant l'hiver a mis sur les grands sapins son féérique manteau de neige et de givre

étincelants. Dans les nuits bleues de janvier, tandis que les soldats battent la semelle sur le sol durci par la gelée, de temps à autre, un obus vient rompre le silence des vallées vosgiennes et blesser les hautes branches des sapins toujours verts.



LE MONTAGE D'UN CROISEUR DE NOTRE FLOTTE AÉRIENNE

Les mastodontes du comte Zeppelin se sont fait une publicité fâcheuse. Ce sont pourtant les croquemitaines de l'ennemi, qui s'en sert chaque fois que ses actions sont en baisse. Mais la France

aussi a sa flotte aérienne. Nous aussi, nous avons nos dirigeables, qui, eux, se signalent par des bombardements d'une portée uniquement militaire, s'en prenant non pas à des villes ouvertes pour y

assassiner des femmes et des enfants, mais à des centres industriels où l'ennemi accumule les armes et les munitions. Notre photographie représente le montage d'un de ces dirigeables si

familiers à nos regards. A côté de la nacelle que préparent déjà les mécaniciens, les sapeurs-aérostiers réparent l'enveloppe de soie du ballon qui ne tardera pas à se gonfler d'hydrogène.

LA GUERRE SUR LES RAILS

Les "cheminots" de l'armée, travaillant souvent sous les obus et la mitraille, ont établi plus de mille kilomètres de voies ferrées nouvelles, et de leur œuvre a dépendu plus d'une fois le sort d'une bataille.

Certaines armes ont le privilège d'exciter l'envie. Le fantassin ne suit pas du regard une batterie d'artillerie sans rêver d'être le servant du svelte 75, voire du 155 trapu. L'artilleur serait tout disposé à troquer son avant-train contre le cheval piaffant de ce spahi bronzé, cependant que de ce convoi bondé de permissionnaires, le vrai poilu, à quelque catégorie qu'il appartienne, ne voit pas disparaître, sans un soupir de regret, le train modeste d'une compagnie de génie stationnant dans la paix d'une petite gare, à l'abri de la mitrailleuse et des marmites. Ils ne sont pas loin de penser que ceux-là qui habitent ces wagons de marchandises transformés, et dont l'occupation est de jeter des ponts sur les rivières ou de construire des voies ferrées, mènent presque l'existence de châtelains. Pour eux, le poilu de l'arme, le poilu qui compte, est le sapeur-mineur, creusant la sape, préparant le fourneau de mine, vivant comme eux la vie de tranchée. Ils se rappellent aussi qu'au temps où la cisaille remplaçait le canon, ces camarades ouvraient la voie aux lignards en coupant les fils de fer barbelés, besogne pénible et dangereuse entre toutes.

Est-ce à dire que la tâche des cheminots de l'armée soit exempte de grandes fatigues et de réels dangers? Ce serait mal connaître le rôle de ces hommes qui, depuis trente mois, ont doté la France de plus de 1 000 kilomètres de voies ferrées nouvelles, établi nombre d'estacades, fait ici et là, souvent au plus fort de l'action, des réparations qui décidèrent le sort de maints combats.

L'INSTALLATION D'UNE VOIE

Les voilà au chantier. Levés dès l'aube, que tombe la neige ou ruisselle la pluie, ils font d'abord la plate-forme en terre battue sur laquelle la voie sera posée. Aidés de territoriaux, ou de travailleurs indigènes — des Annamites notamment, — ils procèdent aux opérations du *remblayage* et du *déblayage*. L'alignement des traverses en bois, espacées de 0^m,50 en 0^m,50, n'est qu'un jeu pour eux. Avec célérité, il faut faire vite — mais de telle sorte que le travail soit irréprochable — les équipes, ayant chacune leurs attributions particulières, poursuivent leur rude labeur. Voilà les douze hommes qui transportent à bras, du truc où ils sont rangés à la voie en préparation, les rails de 14 mètres; voilà les préposés à l'*éclissage*, au *tirefonnage*; les premiers ayant charge de faire joindre les rails, tout en laissant entre eux les quelques millimètres permettant au métal de se dilater à l'aise; les seconds fixant les rails aux traverses.

Ceci terminé, la voie n'est qu'à moitié faite. Elle servira néanmoins, ayant une solidité suffisante à amener le train de ballast. Le *ballastage*, manœuvre qui consiste à décharger de chaque côté de la voie le sable et les pierres que contient le convoi, commencera aussitôt. Ces pierres et ce sable, glissés sous les traverses jusqu'à présenter une épaisseur de 0^m,25 environ et consciencieusement bourrés, mettront la voie à niveau et l'empêcheront de s'affaisser.

Lorsqu'on a donné du *dévers* à la voie en la relevant sur le grand rayon, fini son *dressage* en l'alignant, quand on a opéré le *regarnissage* en entourant de sable les traverses et cela jusqu'à leur partie supérieure, la tâche est accomplie, la voie est prête à entrer en service. Sans crainte, les plus lourds convois peuvent y circuler, les machines les plus rapides y déployer leur vitesse maxima. Cette œuvre, née de la guerre et pendant la guerre, ne diffère en rien des travaux similaires exécutés avec moins de hâte durant des heures exemptes de menaces et sans qu'il soit besoin d'avoir

recours à des moyens de fortune. Les cheminots du génie ont même la coquetterie d'établir des records. Deux cents d'entre eux ont posé jusqu'à 1 500 mètres de rails par jour et leur moyenne varie entre 800 et 1 000 mètres. En 20 jours, renforcés de 300 territoriaux, ils ont parachevé 7 kilomètres de voie, malgré les averses continuelles, malgré la boue, malgré l'apparition d'avions ennemis.

LES PONTONNIERS

Le cas échéant, ils sont aussi pontonniers. Le maniement de la chèvre et la pose des chevalets n'ont point de secrets pour eux. Avec dextérité, ils manœuvrent la sonnette à l'avancement, enfoncent les pilots dans les rivières les plus profondes et montent l'estacade sur laquelle on jettera le pont. En un mois, un cours d'eau de 100 mètres de large est enjambé.

Dure besogne, accordera-t-on, mais les risques en sont minces et fort espacés! Nombreux pourtant sont les soldats de l'arme dont la capote s'orne de la croix de guerre avec palmes. Plusieurs ont la médaille militaire. Pour obscure et si peu retentissante qu'elle soit, leur tâche se poursuit au milieu d'embûches mortelles. Étant en Champagne, je regagnais mon centre d'aviation, lorsque les aéros boches, assez maladroitement car ils visaient le champ, déclanchèrent leurs bombes sur un groupe de cheminots au repos. Deux furent tués, quatre blessés dont un mortellement. Comme on transportait ce dernier à l'ambulance, je croisai la civière. Le blessé fit signe qu'on arrêtât et, me tendant sa main valide (l'autre n'étant plus qu'un moignon sanglant), il me dit avec un sourire triste et sur un ton d'excuse :

« Mon pauvre vieux, tu ne m'en veux pas? »

Je ne l'avais jamais vu, il ne me connaissait pas. Je pensais qu'il avait le délire. Je dis, pour l'apaiser : « T'en vouloir, mais pas du tout; pourquoi t'en voudrais-tu? »

Il rit de bon cœur en voyant ma mine apitoyée; puis il voulut m'expliquer :

« Dame, on sème pour toi et c'est moi qui récolte. » Et, comme on l'emportait il ajouta, complétant le proverbe d'un geste ironique : « Bien mal acquis... » Le soir, il était mort.

LE TRAVAIL SOUS LES OBUS

Plus encore que l'établissement d'une voie ferrée, sa réfection est dangereuse, car elle s'opère en général sans un marmitage continu. On sait ce que signifient aujourd'hui ces termes : *bombardement violent*. Cela veut dire que, dans le rayon où se circonscrit la lutte, il n'y a point deux mètres du sol qui ne soient labourés par les obus de tous calibres. Routes et voies ferrées par où s'acheminent les renforts en hommes et en munitions sont particulièrement repérées par l'artillerie adverse. Il faut pourtant passer. Grâce aux cheminots, l'on passe! Leurs exploits, lors de la formidable poussée allemande sur Verdun, ne se comptent plus.

Là, c'est un train bondé de munitions que deux coupures infranchissables, l'une à l'avant de la machine, l'autre à l'arrière du wagon de queue, immobilisent. Il est aussi impossible de reculer que d'avancer; du reste, il faut que l'on avance, l'attaque sur Douaumont faisant rage et les projectiles menaçant de manquer.

Un détachement de la 5^e compagnie du génie accourt. Entassés dans un wagon unique, les hommes préparent févreusement leurs outils. Sous le pont de Th..., un énorme morceau de pierre, détaché du parapet par un 210, crève la toiture du wagon et fait cinq victimes. N'importe, l'on poursuit sa

route. Un arrêt brusque, des ordres brefs. On est en vue du convoi. Un sergent va reconnaître les lieux. Il revient! La réparation ne sera pas longue. Si l'on « en met un coup », dans vingt minutes, une demi-heure, tout sera bâclé. Sans mot dire, les hommes commencent la besogne, ne lâchant l'ouvrage que pour s'aplatir lorsqu'on entend le sifflement d'un obus. Les bolides de fonte et d'acier éclatent à tout instant, projetant leur ferraille autour des travailleurs. Plusieurs sont blessés. Par miracle, le train où s'entassent les explosifs n'est touché que superficiellement. Un solide éclat dans la paroi d'un wagon et tout sauterait! Les cheminots le savent. Ils n'en continuent pas moins la terrible tâche, la mènent à bien. Le train peut partir.

C'est alors la course vers la locomotive qui a amené les poilus. Soudain, l'un d'eux s'arrête : « Et l'autre coupure!... N'a-t-on pas signalé le passage de deux trains blindés porteurs de canons lourds?... » Une voix s'élève : « On ne peut laisser ça là. — Tiens, c'te blague! » affirme une autre. D'un même élan tous reviennent sur leurs pas!

"LA CONCIERGE" CONSCIENCIEUSE

En gare même de Verdun, le sergent L..., chef d'un détachement, a installé son poste téléphonique dans un sous-sol cimenté. Un obus asphyxiant crève à l'entrée du soupirail. Les vapeurs délétères emplissent le réduit. Le malheur veut que L... ait égaré son masque respiratoire. Rester plus longtemps dans la place est impossible. Mourir pour mourir, le sergent, un « briscard » de la classe 14, préfère être haché par un projectile que de se sentir jugulé par l'asphyxie. Étouffant à demi, il parvient à gagner l'escalier, arrive à la lumière, emplit ses poumons d'air pur, revit. Allons, il s'en tirera cette fois encore. Tout en rampant il cherche des yeux un abri plus sûr, l'aperçoit, s'y dirige. Mais un *drin... drin* familier a retenti à son oreille. Le téléphone!... « Va, tu peux appeler, mon bonhomme! La concierge est absente et ne rentrera pas de sitôt... » Impérieuse, la sonnerie grêle se répète. L... ne bouge plus. Dix secondes d'hésitation et son parti est pris... « la concierge rentrera!... » Une longue aspiration, un mouchoir enfoncé profondément dans la bouche et le jeune homme bondit à la cave, décroche les récepteurs, reçoit le message et n'a que la force de venir s'affaler au dehors où il s'évanouit.

C'est encore un mécanicien, cheminot du génie! Blessé mortellement à son poste, il a le sang-froid avant d'expirer, de renverser la vapeur afin que l'arrêt inopiné de la machine prévint ses camarades qu'un fait anormal s'était produit. C'est enfin toute une équipe partie la nuit en reconnaissance le long de la voie qui relie le fort de T... au fort de S..., et dont le quadricycle, lancé à toute allure, tombe dans un énorme trou creusé par un 380. Les hommes demeurés indemnes poursuivent leur route à pied malgré les obus qui les encadrent, et accomplissent leur mission jusqu'au bout.

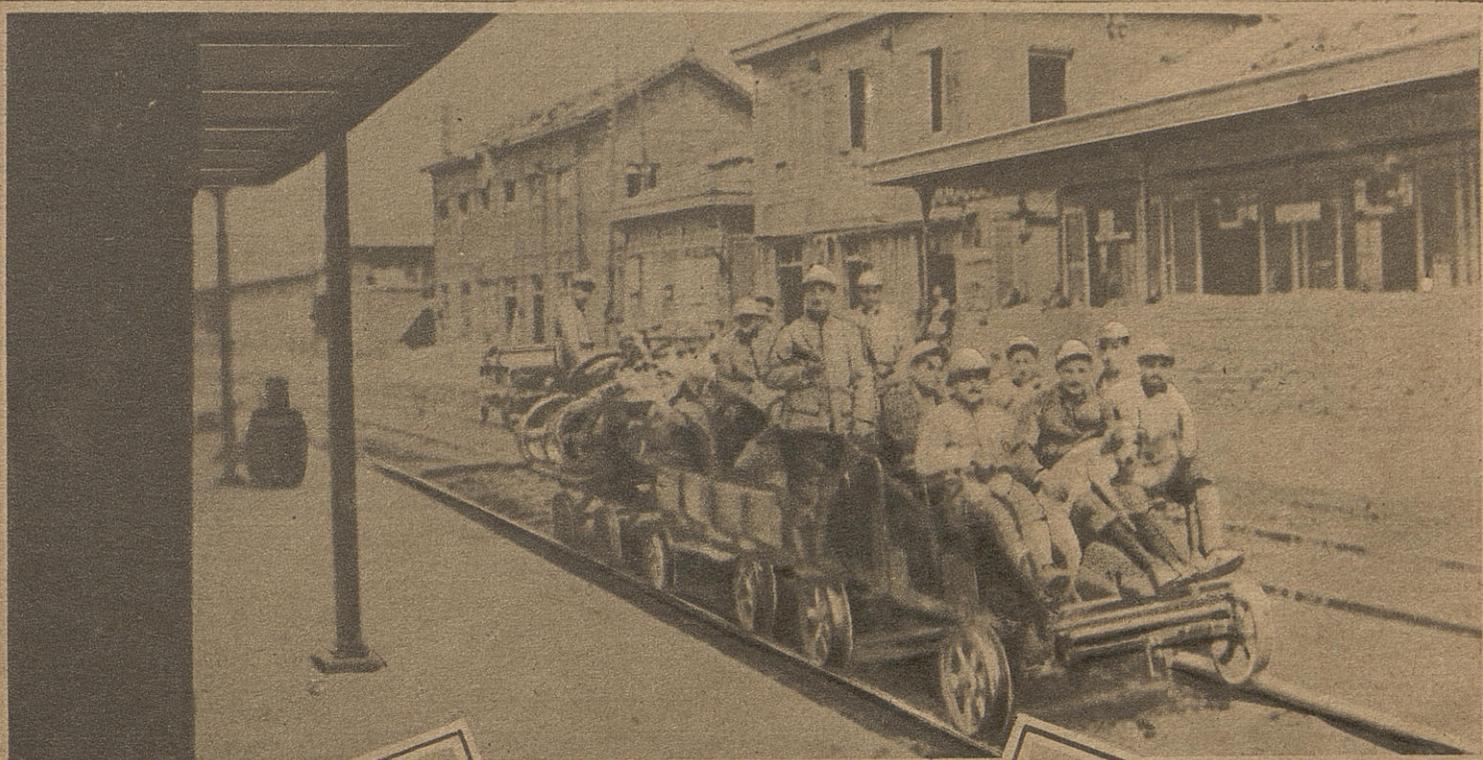
Ce n'est pas toujours dans la paix d'une petite gare tranquille que vivent les cheminots du génie!

P. F.

J'ai vu consacre 100 000 francs par an à l'achat de photographies et paie sans retard tous les documents intéressants qu'on lui envoie.

Adresser toutes les communications (épreuves ou clichés) à la rédaction de *J'ai vu*, 30, rue de Provence

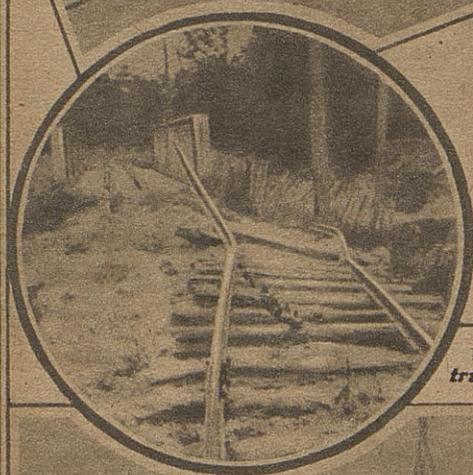
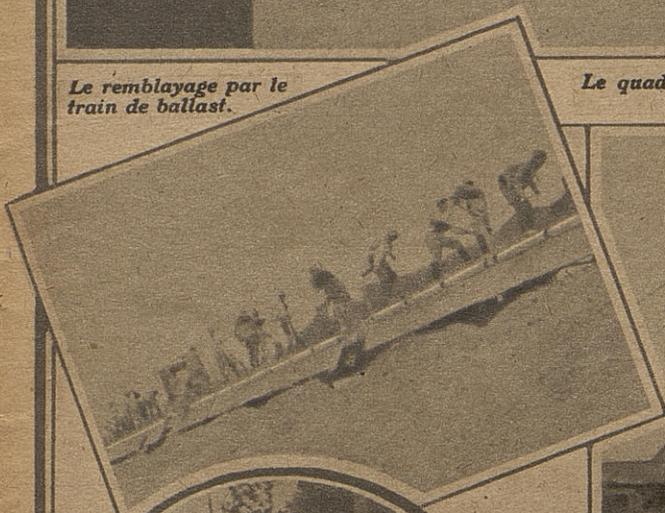
LES CHEMINOTS DE L'ARMÉE RÉPARENT LES VOIES FERRÉES DU FRONT



Le remblayage par le train de ballast.

Le quadricycle d'une équipe de cheminots quitte la gare de Verdun.

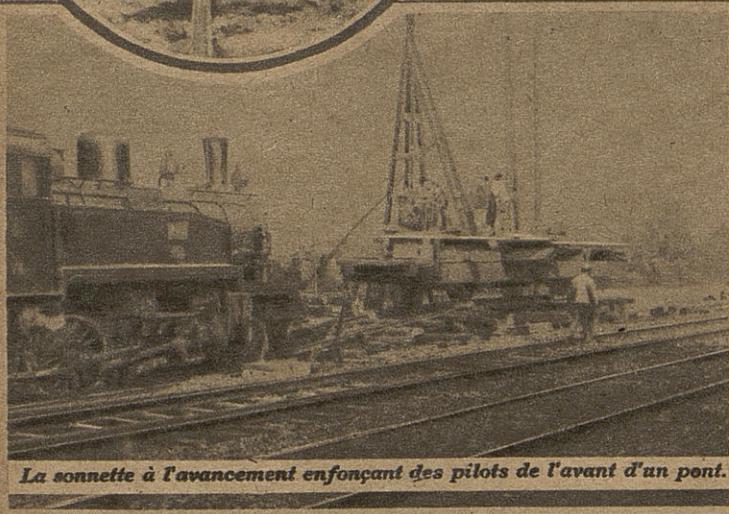
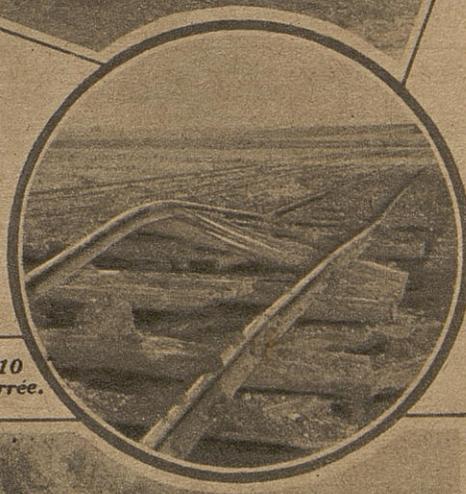
Une équipe prenant un rail sur un truc.



Une ligne détruite à réparer.

La « chèvre » montant le chevalet.

Effet d'un 210 sur une voie ferrée.



La sonnette à l'avancement enfonçant des pilots de l'avant d'un pont.



La construction d'une estacade : le pont va être lancé sur la rivière.

Dans la page ci-contre, notre collaborateur explique le rôle particulièrement utile des sapeurs du génie à qui revient le soin de rétablir les voies ferrées détruites par l'ennemi. Nos photo-

graphies représentent les principales phases de la réfection, par des cheminots de l'armée de Verdun, d'une ligne que les bombardements précédents avaient rendue impraticable.

LA RÉPONSE

DE

L'ENTENTE



M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, qui reçut la réponse pour le P^{nt} Wilson.



Le Président Wilson.



M. Beyens, ambassadeur de Belgique, qui assista à la remise de la note.

A LA NOTE

DU

P^{nt} WILSON

Les gouvernements alliés ont reçu la note qui leur a été remise, le 19 décembre 1916, au nom du gouvernement des Etats-Unis. Ils l'ont étudiée avec le soin que leur commandaient à la fois l'exact sentiment qu'ils ont de la gravité de l'heure et la sincère amitié qui les attache au peuple américain.

D'une manière générale, ils tiennent à déclarer qu'ils rendent hommage à l'élévation des sentiments dont s'inspire la note américaine, et qu'ils s'associent de tous leurs vœux au projet de création d'une ligue des nations pour assurer la paix et la justice à travers le monde. Ils reconnaissent tous les avantages que représentera, pour la cause de l'humanité et de la civilisation, l'institution de règlements internationaux destinés à éviter les conflits violents entre les nations, règlements qui devraient comporter les sanctions nécessaires pour en assurer l'exécution et empêcher ainsi qu'une sécurité apparente ne serve qu'à faciliter de nouvelles agressions.

La paix désirable n'est pas encore possible.

Mais une discussion sur les arrangements futurs destinés à assurer une paix durable suppose d'abord un règlement satisfaisant du conflit actuel. Les Alliés éprouvent un désir aussi profond que le gouvernement des Etats-Unis de voir se terminer le plus tôt possible la guerre dont les Empires centraux sont responsables, et qui inflige à l'humanité de si cruelles souffrances. Mais ils estiment qu'il est impossible, dès aujourd'hui, de réaliser une paix qui leur assure les réparations, les restitutions et les garanties auxquelles leur donne droit l'agression dont la responsabilité incombe aux puissances centrales et dont le principe même tendait à ruiner la sécurité de l'Europe, une paix qui permette, d'autre part, d'établir sur une base solide l'avenir des nations européennes. Les nations alliées ont conscience qu'elles ne combattent pas pour des intérêts égoïstes, mais avant tout pour la sauvegarde de l'indépendance des peuples, du droit et de l'humanité.

Les Alliés se rendent pleinement compte des pertes et des souffrances que la guerre fait supporter aux neutres comme aux belligérants et ils les déplorent ; mais ils ne s'en tiennent pas pour responsables, n'ayant en aucune façon ni voulu, ni provoqué cette guerre, et ils s'efforcent de réduire ces dommages dans toute la mesure compatible avec les exigences inexorables de leur défense contre les violences et les pièges de l'ennemi.

C'est avec satisfaction, dès lors, qu'ils prennent acte de la déclaration faite que la communication américaine n'est associée d'aucune manière, dans son origine, avec celle des puissances centrales, transmise le 18 décembre par le gouvernement de l'Union. Ils ne doutaient pas, au surplus, de la résolution de ce gouvernement d'éviter jusqu'à l'apparence d'un appui, même moral, accordé aux auteurs responsables de la guerre.

La volonté d'agression des empires du centre

Les gouvernements alliés croient devoir s'élever, de la manière la plus amicale mais la plus nette, contre l'assimilation établie, dans la note américaine, entre les deux groupes des belligérants ; cette assimilation, basée sur des déclarations publiques des puissances centrales, est en opposition directement avec l'évidence, tant en ce qui touche les responsabilités du passé qu'en ce qui concerne les garanties de l'avenir ; le président Wilson, en la mentionnant, n'a certainement pas entendu s'y associer.

S'il y a un fait historique établi à l'heure actuelle, c'est la volonté d'agression de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie pour assurer leur hégémonie sur l'Europe et leur domination économique sur le monde. L'Allemagne a prouvé, par la déclaration de guerre, par la violation immédiate de la Belgique et du Luxembourg, et par la façon dont elle a conduit la lutte, son mépris systématique de tout

principe d'humanité et de tout respect pour les petits Etats ; à mesure que le conflit a évolué, l'attitude des puissances centrales et de leurs alliés a été un continuel défi à l'humanité et à la civilisation. Faut-il rappeler les horreurs qui ont accompagné l'invasion de la Belgique et de la Serbie, le régime atroce imposé aux pays envahis, le massacre de centaines de milliers d'Arméniens inoffensifs, les barbaries exercées contre les populations de Syrie, les raids des zeppelins sur les villes ouvertes, la destruction par les sous-marins de paquebots et de navires marchands, même sous pavillon neutre, le cruel traitement infligé aux prisonniers de guerre, les meurtres juridiques de miss Cavell et du capitaine Fryatt, la déportation et la réduction en esclavage des populations civiles, etc... ? L'exécution d'une pareille série de crimes, perpétrés sans aucun souci de la réprobation universelle, explique amplement au président Wilson la protestation des Alliés.

Ils estiment que la note qu'ils ont remise aux Etats-Unis en réplique à la note allemande répond à la question posée par le gouvernement américain et constitue, suivant les propres expressions de ce dernier, « une déclaration publique quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée ».

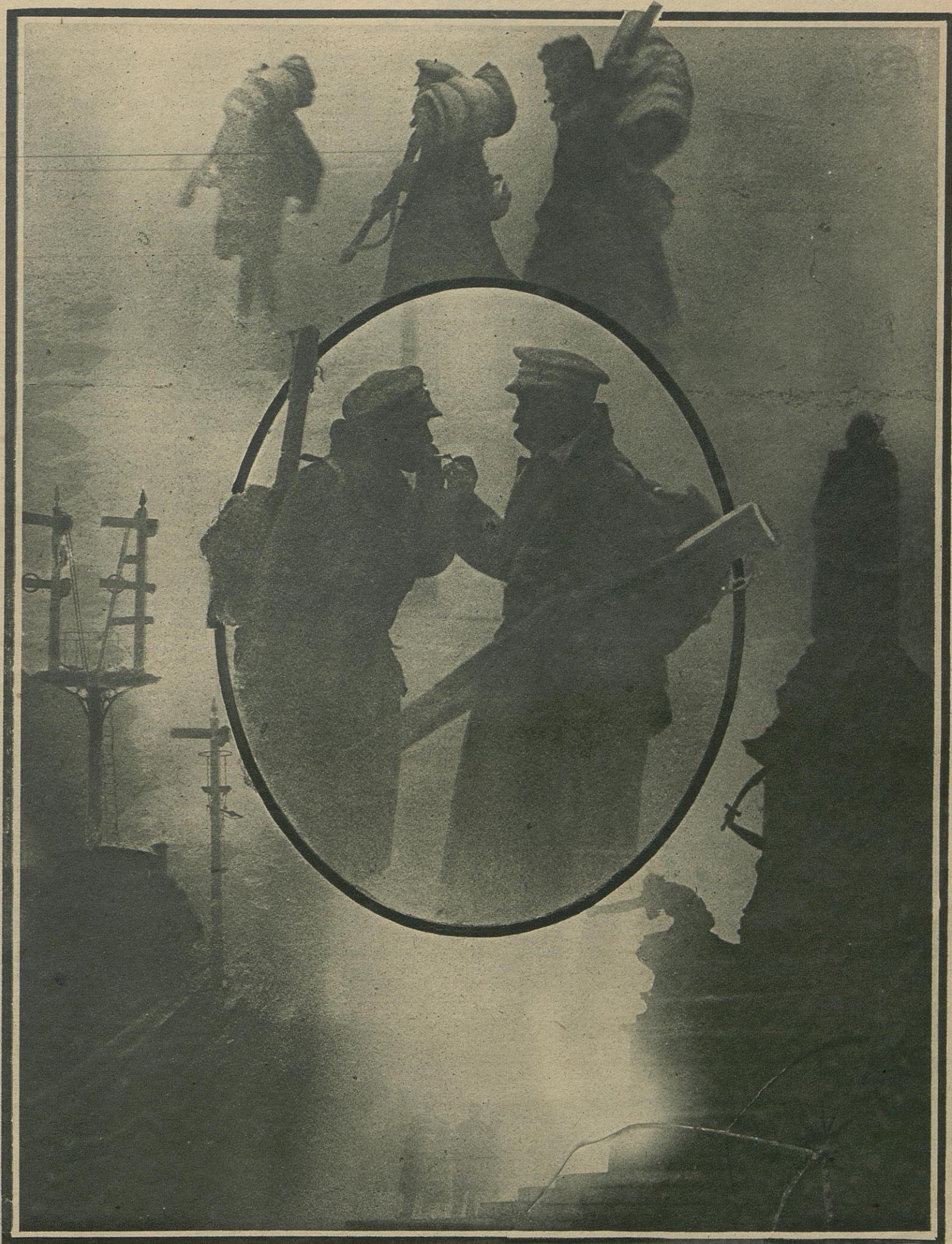
Nos buts de guerre.

Le président Wilson souhaite davantage : il désire que les puissances belligérantes affirment en pleine lumière les buts qu'elles se proposent en poursuivant la guerre : les Alliés n'éprouvent aucune difficulté à répondre à cette demande. Leurs buts de guerre sont bien connus : ils ont été formulés à plusieurs reprises par les chefs de leurs divers gouvernements. Ces buts de guerre ne seront exposés dans le détail, avec toutes les compensations et indemnités équitables pour les dommages subis, qu'à l'heure des négociations. Mais le monde civilisé sait qu'ils impliquent de toute nécessité et en première ligne : la restauration de la Belgique, de la Serbie et du Montenegro et les dédommagements qui leur sont dus ; l'évacuation des territoires envahis en France, en Russie, en Roumanie, avec de justes réparations ; la réorganisation de l'Europe, garantie par un régime stable et fondée aussi bien sur le respect des nationalités et sur le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique, que possèdent tous les peuples, petits et grands, que sur des conventions territoriales et des règlements internationaux propres à garantir les frontières terrestres et maritimes contre des attaques injustifiées ; la restitution des provinces ou territoires autrefois arrachés aux Alliés par la force ou contre le vœu des populations ; la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère ; l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs ; le rejet hors d'Europe de l'Empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale. Les intentions de S. M. l'Empereur de Russie à l'égard de la Pologne ont été clairement indiquées par la proclamation qu'il vient d'adresser à ses armées.

Il va sans dire que, si les Alliés veulent soustraire l'Europe aux convoitises brutales du militarisme prussien, il n'a jamais été dans leur dessein de poursuivre, comme on l'a prétendu, l'extermination des peuples allemands et leur disparition politique. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est assurer la paix sur les principes de liberté et de justice, sur la fidélité inviolable aux obligations internationales, dont n'a cessé de s'inspirer le gouvernement des Etats-Unis.

Unis dans la poursuite de ce but supérieur, les Alliés sont déterminés, chacun et solidairement, à agir de tout leur pouvoir et à consentir tous les sacrifices pour mener à une fin victorieuse un conflit dont ils sont convaincus que dépendent, non seulement leur propre salut et leur prospérité, mais l'avenir de la civilisation même.

J'ai vu.



DANS LES BROUILLARDS DE LONDRES ET DE LA SOMME

Nos amis anglais ont retrouvé, dans les tranchées de la Somme, une de leurs vieilles connaissances : le "fogg", cet épais brouillard qui, certains jours à Londres, oblige à allumer les réverbères en plein midi. Mais en France, le ciel redevient

vite léger et transparent : ce n'est guère qu'au matin que tout est noyé dans la brume. Le soleil a vite fait de percer ces ténèbres, et les curieuses silhouettes prises ici dans la clarté imprécise de l'aube retrouvent vite leurs contours fermes et nets.

J'ai vu. EN SUISSE

Ce qu'on y apprend sur la situation de l'Allemagne.

Il n'est plus aussi aisé que jadis de pénétrer en Suisse : les formalités sont à présent plus compliquées et les contrôles plus sévères. Pas autant que sur la frontière allemande où l'on vous déshabille régulièrement et où l'on fouille vos bagages avec une minutie extraordinaire. Mais, pour être chez nous moins impérieuses, les mesures n'en sont pas moins prises : interrogatoires, visites de malles et de valises. Pour peu que vous soyez suspect on examinera avec soin ce que recèlent vos poches, ce que contiennent vos papiers... Ne vous avisez pas alors d'avoir des documents d'un langage conventionnel ou simplement de la musique écrite à la main. Tout texte qui ne se lit pas aisément devient dangereux, pour vous tout au moins. Il vous attirerait des désagréments et attacherait à vos pas quelque policier zélé.

Ceci en manière de préambule et de conseils. J'ai gagné sans trop d'ennuis la Suisse française et même allemande et c'est d'elles dont je vous viens parler. Pour qui sait voir et entendre il y a beaucoup à apprendre.

La neige salissait Lausanne après l'avoir toute blanchie lorsque j'y débarquais. Une boue épaisse engluait les rues, à l'ordinaire de toilette si soignée. Dans le grand hôtel où je descendais rien ne me signalait de prime abord un changement quelconque depuis un an que je n'y étais venu. Pourtant mon attention fut attirée bientôt par deux écriteaux qui, en leur concision, en disaient assez long. Le premier prévenait le client que, par suite de l'augmentation croissante du charbon et sa rareté, les hôteliers de Lausanne avaient dû augmenter le prix des chambres de 0 fr. 50 par jour, quel qu'en soit le prix. Le second écriteau avisait les intéressés que, vu la raréfaction du lait et du beurre, ces matières étaient rationnées équitablement entre les clients de l'hôtel.

Ainsi donc la Suisse souffrait de pénurie de charbon et de difficultés alimentaires. La situation, en ce qui concerne le charbon, tient à une non exécution des contrats par l'Allemagne. Une convention passée entre Berlin et Berne assurait à la Suisse une certaine quantité de charbon en compensation d'un certain nombre de têtes de bétail. La Suisse livra consciencieusement ses troupeaux mais l'Allemagne ne lui a pas encore livré la totalité de son charbon.

Est-ce mauvaise foi? Est-ce pénurie de charbon? Est-ce difficulté de transports? Les renseignements que j'ai cherché à

obtenir sur ce sujet sont assez nets. Il n'y a pas lieu de supposer que l'Allemagne cherche à ne pas exécuter son contrat : elle a trop intérêt à faire jouer le système de compensation et à ménager la Suisse. Par ailleurs, quoique la question de la main-d'œuvre soit difficile à résoudre et quoique les usines absorbent une quantité énorme de la production charbonnière, on est en droit de supposer que l'Allemagne possède *actuellement* — réservons l'avenir, — des stocks encore importants. Par contre, la question des moyens de transport est plus grave. Jusqu'à ces temps derniers la matière grasse a fait presque totalement défaut en Allemagne. Des milliers de wagons ont été immobilisés de ce fait : les roues et les essieux s'échauffant à tel point qu'ils se rompaient ou enflammaient les wagons de marchandises.

L'Allemagne n'a donc pu amener, aussi facilement qu'elle l'eût peut-être souhaité, ses stocks disponibles et elle envisage une vaste organisation de transport par le Rhin jusqu'à Bâle. Quoiqu'il en soit, on peut compter parmi les plus graves inconvénients pour l'Allemagne cette pénurie de graisse. Les Boches y remédieront par des graisses de pétrole qu'ils trouveront en Roumanie, mais un certain nombre de matières premières (dont au premier chef le coton), vont continuer de leur être difficile à trouver et de leur donner des inquiétudes.

Cette gêne de la Suisse dans son chauffage et son alimentation se ressent peut-être davantage en Suisse allemande qu'en Suisse romande. A Zurich, à Bâle, les produits alimentaires sont très chers. On paye un œuf dix sous ; le beurre est quasiment introuvable et d'un prix très élevé, la viande est chère tout de même. Quant au poisson de mer il est un produit de luxe — ô combien! — dont il faut se résigner à ne pas faire usage.

Et pourtant c'est en Suisse que viennent se rassasier les Allemands affamés et les *gretchens* anémiques. On les reconnaît parmi la clientèle cosmopolite de l'hôtel. C'est en vain que d'abord ils s'imposent une retenue décente. A voir les aliments qu'on leur offre sans rationnements, à voir des saucissons qui sont de porc et ne sont pas une ignoble composition chimique, du bœuf saignant et abondant, du pain brun mais encore tendre, des poulardes grasses et appétissantes, ils ne se retiennent pas d'aise ni de faim. Ils semblent dire : « Tant pis. On pensera ce qu'on voudra ! Mais je

vais manger. » Ainsi leur volonté défaillante les laisse tout à leur ivresse. Ils engouissent la soupe, le rôti, le fromage, le dessert. Ils regardent avec des yeux béats les boutiques où trônent des saucisses énormes, des boudins géants que, par un raffinement singulier, les charcutiers suisses entourent de faveurs rouges ou bleues. Ils entrent, en achètent une et l'emportent sous leur bras comme un trésor. La vie parfois a du bon.

C'est le seul chapitre où le naturel « revient au galop » et leur fait oublier les exigences de la propagande. Car tout Allemand en pays neutre se croit et agit comme « en représentation ». Il est aimable, avenant, généreux, assuré. Il paye sans rechigner, offre de gros pourboires, multiplie les grâces et le bluff. Il y a deux boutiques à Zurich qui attirent l'œil par l'importance de leur luxe, de leur lumière, de leur personnel. Les Allemands y vont et viennent, ont l'air de se renseigner, s'y donnent rendez-vous. Et c'est précisément les offices du *Nordeutscher Loyd* et de la *Hamburg Amerika Linie*, dont les bâtiments sont immobilisés et condamnés au repos forcé. Qu'importe ! Une impression d'activité ressort de cette agitation et tous ces Allemands préparent dès à présent, avec assurance, la guerre maritime de l'avenir, commerciale, celle-là...

Leur amabilité se doublait, au moment où j'étais ici de protestations d'amitié.

(41 lignes supprimées par la censure.)

On y rencontre les types les plus divers de l'Europe. Les ennemis s'y coudoient, s'y observent, s'y tâtent... Chacun suppose ce que peut encore faire l'adversaire. L'information utile et juste commande de résumer ainsi mes observations faites au cours de ce voyage :

1° L'Allemagne souffre de disette, de mauvaises récoltes, de gêne alimentaire ; certaines matières premières lui manquent ; les maladies infantiles font de nombreuses victimes et le moral est assez éprouvé ;

2° L'Allemagne a tiré de sa mobilisation civile de nouvelles ressources en hommes et par suite en matériel. Elle prépare un effort qui sera considérable mais qui sera le point culminant de ce qu'elle peut faire.

C'est à nous de briser cet effort, de répondre à cette activité par une activité aussi intense. La victoire est à ce prix.

G. B.



LE CAMP DES CENT MILLE MULETS

EN MARGÉ DE LA GUERRE



M. Athos Romanos, qui représente à Paris le gouvernement de M. Venizelos.



Le prince Galitzine Mouravline, le nouveau président du Conseil de Russie.



Deux jolies vendeuses de la journée des poupées alliées à New-York : miss Rose Hazel Beck et miss Joyce Albert.



Mme Pierre Budin a créé à Paris la première garderie d'enfants à l'usine de guerre.



L'aviateur Bregi, qui s'est tué accidentellement à bord d'un hydravion à Toulon.



Le g^l Tüllf von Tscheppe und Weidenbach, gouverneur allemand de la Roumanie.



M. Maginot, le nouveau président de la commission de l'armée à la Chambre.



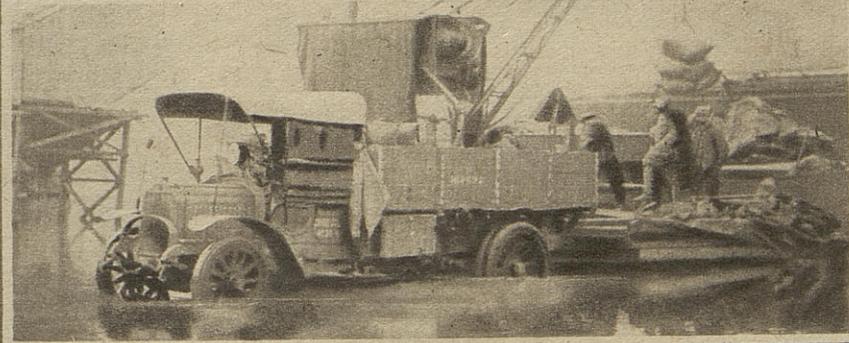
Le lieutenant aviateur Bédora, qui s'est tué, lors de la dernière alerte des zeppelins.



M. Diomède, envoyé spécial de M. Venizelos à Paris et à Londres.



Le plus jeune des "as", l'aviateur Sauvage, qui vient de mourir au champ d'honneur.



La crue de la Seine à Paris : le service de l'intendance militaire procède au sauvetage d'un chargement de sucre qui se trouve à bord d'une péniche en péril de couler.



Une infirmière, Mlle Tassin, sœur du général, proposée pour la Légion d'honneur.



Les deux "chameaux" de notre armée de Salonique, que nos soldats ont pris aux Turcs.



Le sous-lieutenant aviateur Deorme, qui s'est tué accidentellement à Châlons-sur-Marne.



Le colonel Cody, le célèbre Buffalo-Bill, qui vient de mourir.



A Bezonvaux : la compagnie d'infanterie, qui a repris les ruines du village.



M. Briand et l'ambassadeur de France M. Barrère, à Rome.



Sur le front près de Monastir, des soldats serbes dégagent un camion automobile embourbé.

J'ai vu...



Après les derniers combats de la Somme : Le repos dans la carrière abandonnée